Ami du Clergé du 23 octobre 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Une Mission paroissiale *(fin)*. — XXIII. *Allocution de clôture :* La persévérance, 625.
Pour la fête de la Toussaint. — I. Les leçons de la fête, 629. — II. Le mystère de la vie, 631. — III. Comme les saints, soyons des gens de foi, 632.
Instructions à des collégiens. — V. La fête de la Toussaint, 634.
Cinq minutes d'Evangile. — LII. *22e Dim. après la Pentecôte :* Le devoir civique, 637.
Aux Enfants de Marie. — LII. La prière pour les morts, 639. — LIII. Notre âme, temple de Dieu, 640.

UNE MISSION PAROISSIALE

XXIII

Allocution de clôture

LA PERSÉVÉRANCE

La joie religieuse de ce jour. Il faut assurer les fruits de la Mission.

I. — *La persévérance.* Son importance. Ses conditions : la volonté, la prière, l'effort.

II. — *Les obstacles.* Ils proviennent de nous-mêmes, du monde, de l'enfer. Moyens pour les surmonter.

III. — *Les secours.* Le sacrement de Pénitence et le renouvellement des saintes résolutions, la prière et la fréquentation des sacrements.

Remerciements et adieux à la paroisse.

Mes bien chers frères,

Les cloches ont chanté leurs cantiques de fête. Et, du fond de nos cœurs émus, un autre hymne s'élève, mêlé d'enthousiasme et de gratitude, vers le Dieu d'infinie miséricorde qui a fait éclater sur nous sa puissance, qui nous a recueillis du milieu de nos égarements, et qui nous a rassemblés près de lui pour nous réchauffer sur son cœur. Les mornes soucis des jours vulgaires, les tristesses et les contradictions de la vie sont relégués pour aujourd'hui à l'arrière-plan de nos souvenirs. Une seule pensée nous occupe : nous ne songeons qu'à louer et bénir le Seigneur Dieu.

Pendant les jours qui viennent de s'écouler, trop brefs et trop rapides sans doute, la voix du Sauveur s'est fait entendre ici comme elle résonnait jadis sur les collines de Galilée, afin de nous remettre en mémoire les vérités trop longtemps oubliées, afin de nous appeler à la pénitence salutaire, afin de réveiller en nous les énergies qui tendent vers le ciel, afin de nous convoquer aux labeurs divins que rémunère l'amour de Dieu. Et de même qu'aux temps antiques les foules se pressaient sur les pas de Jésus, se conformaient à ses désirs, se courbaient avec allégresse sous son joug austère de charité, ainsi le bon Dieu a pu voir, du haut de son trône de gloire, votre paroisse tout entière accourir aux réunions pieuses, réformer les négligences de son existence antérieure, se vouer désormais aux pratiques saintes et palpiter à l'unisson des mêmes et célestes amours. Que le Seigneur en soit béni ! Qu'il en soit remercié !

Mais la belle Mission que nous clôturons aujourd'hui ne doit, en aucune manière, ressembler à un de ces feux d'artifice qui éblouissent l'œil un instant pour disparaître dans les ténèbres sitôt la dernière fusée évanouie, sans rien laisser subsister d'eux-mêmes qu'un vague et fugace souvenir. Ce n'est pas pour provoquer en vos cœurs une émotion passagère que le bon Dieu nous a envoyés ici. C'est pour retremper vos courages, c'est pour réformer votre vie, c'est pour vous exhorter à ne plus vous écarter jamais de la voie unique et salutaire qui doit vous mener jusqu'au ciel. L'heure est venue de confirmer par des résolutions définitives tous les bons désirs éclos dans vos âmes ; l'heure a sonné d'arrêter un plan d'existence chrétienne ; voici l'instant solennel entre tous où vous allez promettre à Dieu de vous consacrer à lui sans retour.

I

Ce qui doit retenir actuellement votre attention, c'est la nécessité de la persévérance.

I. — La persévérance est la vertu-mère dont découlent toutes les autres, qui vivifie toutes les autres et qui, seule, nous conduit au but sacré. Il n'y a rien d'extraordinaire à se sentir un beau jour saisi par la grâce, à formuler des vœux ardents, à accomplir quelques nobles actions. Cela arrive dans toute vie. Mais trop souvent, par malheur, ces jours magnifiques sont sans lendemains. On se fatigue rapidement de se tenir ainsi tendu au-dessus de sa pauvre nature ; après avoir plané dans l'azur on se laisse peu à peu glisser à nouveau vers la terre ; on rentre dans ses petites habitudes, on glisse insensiblement dans le marécage de ses péchés anciens. Comment voulez-vous que le bon Dieu apprécie cela ? Il ne nous a pas demandé d'être justes et saints pendant une heure. Il veut que notre vie entière soit dévouée à son service. Et c'est à cette condition seulement qu'il nous promet son paradis.

Oh ! je sais bien qu'il y a des exceptions à la règle : quelques personnes, après de longues années d'indifférence, ont un sursaut de foi à l'instant de la mort ; elles se repentent, elles se confessent ; elles attrapent ainsi le ciel comme on gagne à la loterie. N'essayons pas d'expliquer cela : c'est un des mystères de l'infinie miséricorde. Mais la plus élémentaire prudence nous impose de ne pas compter sur des faveurs aussi anormales, pas plus que nous ne pouvons raisonnablement échafauder notre avenir sur la chance, échue contre mille, de gagner un gros lot quelque matin. Et encore, lorsque nous rêvons un gros lot, notre chimère est excusable, elle ne compromet rien de bien grave. Tandis que si nous nous reposions sur l'espoir des conversions de la dernière heure, ce qui serait aussitôt mis en jeu — et de quelle façon épouvantablement téméraire ! — ce serait notre éternité.

Le plus sage, le plus saint surtout, c'est de ne

pas nous fier à des éventualités improbables ; c'est de prendre, dès maintenant, les dispositions nécessaires pour assurer notre salut. Puisque nous sommes montés si haut pendant les quelques jours que nous venons de vivre, puisque le Seigneur a bien voulu descendre jusqu'à nous dans le but de nous lier indissolublement à lui, il y aurait d'ailleurs de la bassesse à nous retourner vers les errements que nous avons abjurés ; il y aurait de l'ingratitude et de la honte à dire au bon Maître : « Seigneur, je vous ai, pour l'instant, assez vu. Vous n'aurez qu'à repasser plus tard. »

II. — 1. Mettons-nous bien en face de la situation. Pour le moment nous sommes purs, nous sommes saints, nous vivons dans l'amitié de Dieu. Voulons-nous, oui ou non, demeurer dans cette situation privilégiée ? La réponse ne peut être douteuse. Déchoir de notre état de grâce, ce serait attrister le cœur généreux du Seigneur ; ce serait nous exposer à la mort surnaturelle ; ce serait tout au moins nous contraindre à recommencer plus tard les tentatives qui nous ont coûté tant de peines et qui, une autre fois, ne seraient peut-être pas couronnées du même succès. Une seule solution s'impose donc : persévérer. Persévérer envers et contre tout, persévérer jusqu'au trépas, persévérer jusqu'au paradis où nous persévérerons facilement dans l'intimité et dans l'extase, en présence du Dieu vivant.

2. On est bien obligé de reconnaître, à la vérité, que la persévérance ne dépend pas exclusivement de nous. Cette vertu est trop sublime pour ne pas excéder nos forces réduites. Elle ne peut être obtenue que de la miséricorde de Dieu qui la dispense comme il lui plaît, l'accorde à qui cela lui semble bon et la retire quand il veut. C'est donc vers le Seigneur qu'il faut se tourner pour implorer de lui ce don précieux entre tous, et auquel nous n'avons aucun droit strict. S'il daigne nous en favoriser, ce sera pure générosité de sa part. Mais, en fait, nous savons bien que Dieu ne refuse jamais les preuves de sa libéralité infinie lorsqu'une âme de bonne volonté fait, de son côté, tous ses efforts pour s'en rendre digne et se dispose à utiliser saintement les secours venus du ciel. Nous pouvons donc, pratiquement, demander avec une confiance assurée la grâce de la persévérance, car, si nos intentions sont droites, si notre bonne volonté est ardente et loyale, nous sommes certains d'être exaucés.

3. Dieu, en ce qui le concerne, fait tout ce qu'il lui est possible d'effectuer pour nous préserver du péché, pour nous conduire au paradis, pour nous garder à son amour. Mais c'est de notre côté à nous qu'il importe de veiller constamment, afin que les heureuses dispositions où nous nous trouvons à cette heure n'aillent pas bientôt s'évanouir et compromettre notre salut. Ce n'est pas assez, pour être vainqueur, de recevoir l'appui des cieux : il faut encore y correspondre, sous peine de se le voir retirer. Comment correspondrons-nous donc aux faveurs qui facilitent la persévérance ?

Nous nous efforcerons d'abord de rester toujours en garde contre les occasions de péché. Mais cette vigilance négative ne saurait être considérée comme suffisante. La conquête du ciel vaut bien un effort positif, réel, sincère, soutenu. Cet effort doit mettre en activité toutes les puissances de notre âme : notre esprit qui cherchera à connaître la vérité et les lois du devoir, notre cœur qui ne palpitera que pour de grandes et saintes causes, notre volonté enfin qui, fermement résolue, nous maintiendra dans la voie droite, dans le chemin qui monte vers l'idéal des cieux. Au prix de cet effort de tous les jours, soutenu pendant notre vie, nous pourrons compter sur la grâce de Dieu qui garantira notre fidélité.

II

Le premier moyen pour réaliser en nous-mêmes la haute vertu de persévérance, c'est de bien déterminer les obstacles qui nous arrêtent, les ennemis qui nous barrent la route. Une fois l'adversaire repéré, il sera bientôt mis hors d'état de nuire ; une fois la barrière reconnue, on pourra l'abattre ou la tourner. Quelles sont donc les occasions qui, trop souvent, provoquent nos chutes et nos défauts ?

I. — On pourrait les diviser en trois groupes, suivant leurs diverses origines. Il y a d'abord *celles que nous nous procurons nous-mêmes,* car nous avons beau être environnés d'hostilités jalouses, notre plus cruel ennemi, c'est en nous que nous le portons. Composés d'une âme qui voudrait s'envoler vers Dieu et d'instincts qui perpétuellement nous rabattent sur le vaste champ des fanges terrestres, nous usons la plus grande part de notre existence à nous déjuger, à nous contredire. Un jour c'est notre côté angélique qui prédomine : nous nous sentons pleins de ferveur, disposés aux plus lourds sacrifices. Le lendemain, le vent a tourné. Pourquoi ? Personne ne saurait le dire. Toujours est-il que nous ne sentons plus en nous ni piété, ni courage, ni enthousiasme. Nous nous laissons retomber jusqu'à nos fautes familières. Combien de vies se sont ainsi perdues, dans cette indécision qui n'arrive jamais à prendre définitivement parti entre le monde et le bon Dieu !

Une telle attitude, vous le voyez, n'a absolument rien de logique : puisque nous pouvons discerner ce qui est louable de ce qui est mal, puisque nous pouvons faire notre choix entre l'un et l'autre, nous nous devons à nous-mêmes, nous devons à notre dignité humaine, nous devons surtout au Dieu qui nous aime d'arrêter notre décision et de nous y tenir irrévocablement. Nous nous dégraderions dans l'estime des hommes si nous manquions à la parole solennellement engagée, si nous nous abaissions à un parjure. Mais combien de fois n'avons-nous pas promis à Dieu de le servir et de l'aimer ! Est-ce que ce serment-là, par hasard, aurait moins de valeur que les autres ? Il est au contraire plus grave, par son importance intrinsèque et par la majesté de Celui qui a daigné l'accueillir. Nous n'avons pas le droit d'y manquer. Quoi qu'il en coûte à notre faiblesse, nous saurons nous dompter nous-mêmes, nous dominerons nos caprices changeants et nos fantaisies, après nous être donnés au ciel nous ne nous reprendrons plus jamais.

II. — Beaucoup d'autres occasions d'infidélité nous sont, en outre, offertes par *le monde*. Nous n'avons pas été créés pour vivre seuls ; nous sommes contraints de rester constamment en contact avec la société. Mais la société est pervertie, depuis les âges les plus reculés. « Chaque fois, disait un philosophe antique, chaque fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. » Il ne changerait pas d'opinion s'il revenait au XX^e siècle. Qu'il s'agisse de rapports d'affaires ou de relations de convenances et de plaisirs, il est rare qu'une réunion de quelques personnes se termine sans quelque péché ou sans quelque diminution de la vigueur morale des âmes. La médisance, la calomnie trop souvent, est la monnaie courante des conversations mondaines. Le récit des scandales du jour suggère des idées dangereuses, l'exemple de ce que les autres osent se permettre engage un chrétien, courageux jusque-là, à se montrer moins rigide envers lui-même. Enfin surtout les maximes, les lois, les usages, les conventions du monde sont, la plupart du temps, en opposition avec les lois et les désirs de Dieu.

Les anachorètes n'avaient trouvé qu'un moyen pour se soustraire au péril continu que la fréquentation de leurs semblables présentait pour leurs âmes pures : ils s'enfuyaient dans le désert. Puisque ce procédé héroïque n'est pas à notre disposition, remédions-y de notre mieux, en passant au milieu des sociétés humaines sans nous imprégner de leurs vices, sans céder à leurs préjugés. Si notre attention est toujours en éveil, elle démasquera les embûches ; si notre volonté est toujours tendue, elle nous fera refuser les invitations pernicieuses, rejeter les propositions coupables. Sans lâcheté ni respect humain, nous persévérerons malgré le monde, car le Christ a vaincu le monde et sa grâce combat pour nous.

III. — Enfin les occasions de péché nous sont souvent fournies par *l'enfer*. En cela, il n'y a rien d'étonnant : Satan reste bien dans son rôle en essayant de nous entraîner avec lui dans les abîmes dont on ne revient pas. L'ange déchu a gardé le souvenir amer des splendeurs désormais interdites ; et comme il n'en peut plus jouir, il voudrait nous en priver nous aussi. Or la puissance de Lucifer est grande, plus grande encore son astuce. Il est habile à nous présenter ses tentations sous les apparences les plus flatteuses ; il connaît mieux que nous nos points faibles. Longuement il a étudié les lacunes de notre intelligence ou de notre formation religieuse ; il a sondé notre volonté pour savoir jusqu'à quel point précis elle est capable de résistance ; il a lu au fond de nos cœurs le secret de nos désirs avilissants. Il nous apprécie plus exactement que nous ne pouvons le faire nous-mêmes. Il est donc extrêmement redoutable, il se trouve bien fort contre nous.

Et sa haine ne s'endort jamais, jamais sa patience ne se lasse. Nuit et jour il rôde autour de nous, ainsi que le fauve affamé dont parlait l'apôtre S. Pierre. Nous pouvons, certes, échapper à ses griffes, mais si nous voulons éviter de devenir sa malheureuse proie, il ne faut jamais lui sourire, il faut ne nous compromettre jamais avec lui, il faut ne lui donner aucune emprise sur notre âme, car nos moindres fautes lui forment des titres dont il abuse odieusement pour nous maintenir sous sa tyrannie. Entre nous et les princes de l'enfer, il y a une guerre incessante qui ne finira qu'à notre dernier jour. Soyons assez actifs, assez vaillants, pour ne devenir jamais des vaincus.

III

Toutes les difficultés que nous rencontrons ne doivent nullement nous décourager dans l'entreprise sainte et suprême de notre sanctification. Il fallait les énumérer, afin de savoir mieux comment les surmonter. Mais il faut se rappeler maintenant que la tendresse prévoyante de Dieu a remis entre nos mains tous les instruments, toutes les armes qui nous permettront de mener notre œuvre à bien et qui nous donneront le triomphe dans la lutte sainte pour notre salut. Notre persévérance dépend de nous, si nous voulons nous conformer aux intentions de la Providence, si nous ne nous laissons jamais abattre même par les plus douloureux échecs.

I. — A côté de cette persévérance presque impeccable qui ne tombe jamais dans une faute grave, qui permet à l'homme d'observer toujours les commandements et qui le maintient sans trêve dans les privilèges de l'amitié divine, il y en a une autre, plus humble et plus frêle, celle-là, moins sainte et moins certaine sans doute, mais qu'il importe néanmoins de signaler, afin d'ouvrir aux âmes les plus chancelantes des horizons d'espoir et de courage. Il s'agit de cette fidélité qui consiste à se relever inlassablement après chaque chute, après chaque faute.

Puisque la clémence du bon Dieu nous propose, à défaut de mieux, ce moyen de parvenir à notre fin dernière, personne ne serait excusable de ne pas se sauver. On peut, en effet, se laisser surprendre par une attaque brusquée de l'éternel adversaire, on peut céder à une tentation imprévue, faiblir dans une crise de passion, rouler, sans même trop savoir pourquoi, dans le précipice du péché mortel. C'est un malheur, déjà immense. Mais le malheur serait bien pire encore, mais la déchéance serait extrêmement plus grave si, après le désastre, on s'accommodait de sa situation nouvelle, si on s'installait confortablement dans l'habitude de ses péchés, si on abandonnait tout là, par désespoir de n'être pas sans cesse vainqueur.

Il faut savoir se reprendre et se relever, comme Notre-Seigneur lui-même se releva par trois fois sur les pentes du Calvaire, après avoir roulé dans le fossé sous l'écrasant fardeau de sa croix. Si le Christ n'avait pas persévéré, s'il ne s'était pas redressé après chaque défaillance physique, il n'aurait pas abouti au sommet de la colline où devait s'accomplir l'holocauste ; il n'aurait pas libéré le monde et l'univers serait perdu. Puisqu'il a eu la condescendance de nous montrer comment il faut agir, à nous maintenant de suivre son exemple. Luttons sans cesse, luttons fermement ; si nous ne succombons jamais, gardons-nous de nous enorgueillir, car ce n'est pas

à nous que revient le mérite des succès que Dieu remporte en nous et des vertus qu'il verse en nos âmes. Si nous nous laissons entraîner, une fois ou l'autre, par le poids de nos instincts, de nos défauts, jetons un regard implorant vers la miséricorde divine, élevons nos cœurs vers le ciel, et reprenons plus vaillamment la tâche. Faisons-nous pardonner sans retard, par une absolution saintement reçue, notre faute passagère : il n'y aurait rien de plus dangereux, rien de plus déprimant, que de remettre à plus tard notre réconciliation, que de nous alanguir dans l'ornière du mal. Et puis revenons à la charge, reprenons l'œuvre commencée : avec le secours du Très-Haut, nous arriverons au succès final.

II. — Avec le secours du Très-Haut, ai-je dit, car il y aurait une présomptueuse folie à nous imaginer que, par nous-mêmes, nous aboutirons à quelque chose. Nos forces propres ne sont que néant ; nous ne pouvons escompter la persévérance que par l'aide de l'Eternel, et cette aide ne nous sera donnée que dans la mesure où nous aurons su l'obtenir en la sollicitant avec une tenace et amoureuse foi. Il nous faudra donc beaucoup prier, afin que le Seigneur développe notre esprit de vigilance, afin qu'il nous tienne bien en garde contre les périls incessants, afin qu'il affermisse notre énergie, afin qu'il multiplie notre activité et qu'il la tourne exclusivement vers le bien. Cela ne nous dispensera nullement de travailler, de réagir autant que nous le pourrons, mais c'est la prière qui fécondera nos tentatives, qui nous permettra d'accomplir l'œuvre immense qui nous dépasse.

A la prière nous joindrons l'exacte observance de la Loi, notre divine sauvegarde. Nous y joindrons encore la pratique fervente et fidèle des traditions de la vie chrétienne qui donnera à chacun de nos jours une forte armature surnaturelle, qui nous fera mouvoir dans le cadre de la vérité, de la justice, de la force prudente et de la céleste charité. Et nous mettrons en première ligne, dans le plan de notre existence nouvelle, avec les oraisons quotidiennes, avec la messe du dimanche, avec les mortifications de l'abstinence et du jeûne lorsque l'Eglise nous les prescrit, nous mettrons la fréquentation des sacrements.

Les sacrements sont comme un arc-en-ciel mystérieux qui relie le ciel et la terre : gardons-nous bien de négliger ces symboles créés par Jésus, et qui, par eux-mêmes, produisent en nous la grâce salutaire qu'ils signifient. La sagesse divine les a disposés de façon qu'ils puissent nous secourir à chaque moment de notre vie, comme à nos heures les plus graves. Tandis que le baptême, une fois pour toutes, nous confère la dignité d'enfants de Dieu, tandis que la confirmation nous arme chevaliers du Christ, tandis que l'ordination ou le mariage nous engage définitivement dans les vocations que Dieu nous a choisies, tandis qu'à notre dernière heure l'onction suprême doit nous apporter les consolations et la paix, la pénitence, constamment, nous permet de rentrer en grâce auprès du Seigneur, de reprendre nos droits à son amour. A qui sait demander pardon, la persévérance est assurée. Et le gage suprême de la fidélité c'est le sacrement où la tendresse du Christ pour nous s'affirme de façon encore plus prodigieuse : c'est l'Eucharistie, c'est la communion qui fréquemment réitérée rendra nos âmes fortes et pures, héroïques et dévouées, dignes, en un mot, d'avoir accès jusque dans les célestes parvis. Vous ne vous éloignerez pas de Dieu tant que vous vivrez de l'Eucharistie.

* *

C'est sur cette perspective d'espoir que je dois vous laisser, m. f. Pendant les semaines bénies qui viennent de s'écouler trop vite sous le regard des anges et la bénédiction du Ciel, vous avez manifesté devant Dieu et devant les hommes toute la générosité de votre foi, toute la ferveur de vos traditions, tout l'élan joyeux de votre charité. Vous avez donné un exemple qui portera des fruits salutaires ; vous avez accompli des gestes dont vous demeurez heureux et fiers. Soyez-en remerciés, en ce monde et en l'autre, comme vous méritez de l'être.

Mais n'oubliez pas, à votre tour, de rendre vos actions de grâces à ceux à qui vous êtes redevables des belles fêtes terminées, de la paix qui règne dans vos cœurs, du zèle ranimé qui vous enflamme pour le service du Dieu de bonté. Merci au vénéré pasteur qui vous a procuré le bienfait de ces heures de recueillement et qui sans cesse, vivant modèle des vertus les plus pures, cherche à vous entraîner à sa suite vers l'idéal du Paradis. Merci surtout au Maître souverain qui a entendu vos voix suppliantes, qui a daigné sourire à vos efforts, qui vous a comblé de ses dons, qui s'est penché sur vous, tendrement, pour vous recevoir, pour vous réconforter, pour vous guider vers son suprême amour.

Votre gratitude exultante, vous l'exprimez par vos chants de louanges. Mais quand les dernières voix se seront tues, quand les derniers échos seront éteints, ne perdez pas le souvenir des rénovations intimes et merveilleuses que la toute-puissance du Seigneur a opérées au fond de vos âmes. Persévérez dans la joie candide, dans le calme du bonheur, dans la fidélité à vos devoirs, dans la confiance en votre immortalité. Persévérez aussi dans l'union que l'amour de Jésus a instituée entre nous tous et que rien, désormais, ne pourra rompre.

Si les nécessités d'ici-bas nous obligent à nous séparer ce soir, pour aller chacun où Dieu nous envoie, restons liés par la mémoire des émotions ressenties ensemble, des grands labeurs poursuivis en commun, de l'œuvre rédemptrice qui s'achève en apothéose. Restons unis à Notre-Seigneur, à notre Jésus ; restons unis encore entre nous par la communion de nos prières, jusqu'à ce qu'il plaise au Maître paternel de nous rassembler tous, de nouveau, dans le grand rendez-vous de gloire et d'amour, au milieu des ivresses divines que les siècles jamais n'épuiseront. Ainsi soit-il.

FIN

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I

LES LEÇONS DE LA FÊTE

Mes frères,

Qui de nous, par une belle nuit d'été, n'a aimé à contempler le ciel ? Nos yeux ravis ont cherché tout d'abord les étoiles brillantes qui semblaient leur sourire. Etonnés, ils ont essayé d'embrasser d'un regard l'immense horizon brillamment constellé, puis, scrutant les profondeurs du firmament, ils ont aperçu d'autres étoiles, mais si lointaines que leurs feux, à peine découverts, disparaissaient pour se perdre dans l'immensité.

Ainsi, m. f., dans le divin séjour des âmes brillent les Saints : les uns d'un éclat merveilleux qui rayonne sur l'Eglise entière, d'autres dont la gloire se dérobe, mais que l'Eglise ne veut pas oublier : *Vidi turbam magnam.* C'est la grande foule des élus que personne ne peut compter, qui est venue des quatre coins du monde pour se mêler au cortège de l'Agneau et qui chante la gloire de Dieu.

Aujourd'hui l'Eglise nous demande de suspendre un instant nos préoccupations terrestres, d'élever nos regards jusqu'au séjour des bienheureux et d'écouter l'appel que les élus font à la terre.

I

N'est-il pas vrai que, comme malgré nous, la fête de la Toussaint met dans les âmes des pensées graves ?

Avec les difficultés de plus en plus grandes dans les affaires, avec la vie trépidante que mène la majorité des hommes, on n'a pour ainsi dire plus le temps de penser. Les jours sont à peine nés qu'ils meurent ; les événements quotidiens se précipitent, la vie passe avec la rapidité de l'éclair, et absorbé, accaparé, bousculé, l'homme touche à tout, pense à tout, mais ne pense pas à lui, à son âme, à son état intérieur qui est la chose capitale cependant.

Comme une bonne mère, l'Eglise vient de faire sonner le grand carillon de ses cloches. Elle nous appelle, nous, ses enfants, elle nous réunit dans la maison terrestre de Dieu et elle nous dit : « Je veux avec vous fêter mes enfants du ciel, vos frères aînés. »

Et ce seul appel nous remet en mémoire qu'en effet la terre où nous habitons, sur laquelle nous nous agitons, ne nous appartient pas ; hier elle a connu les générations du passé, et elle attend les générations de l'avenir.

Cette simple parole nous redit que nous ne sommes ici-bas que des voyageurs ; hier nous n'étions pas, et demain !...

Et cependant, la vie, c'est le grand don de Dieu. Malgré les difficultés, les épreuves, les douleurs, nous tenons à la vie, nous redoutons la maladie, la souffrance ; nous avons horreur de la mort, nous voulons vivre.

Et quand la sinistre faucheuse a fait tomber comme des épis mûrs ceux que nous aimons, nous voulons les revoir, nous les cherchons non seulement dans nos souvenirs, dans l'affection de nos cœurs, mais nous voulons les savoir dans un séjour où nous pourrons les retrouver. Notre cœur n'est pas satisfait parce qu'il a aimé pendant un jour, il ne sera rassasié qu'à l'heure où il retrouvera l'objet de ses affections sans craindre de jamais le perdre.

Et c'est pour satisfaire ce besoin de vivre, que l'Eglise nous rappelle que Dieu n'a pas donné la vie à l'homme pour l'anéantir, mais qu'il l'a créé pour l'immortalité. La mort ne saurait exercer son empire que sur le corps et pour peu de temps. L'homme dans la beauté de son âme est fait pour vivre toujours et c'est pour cela que l'Eglise nous dit : « Venez avec moi pour fêter vos frères aînés qui vivent dans le ciel. »

II

Et entr'ouvrant les parvis célestes, l'Eglise nous présente les élus. Qui sont-ils ? — Empruntant les paroles de la vision de S. Jean, nous le disions en commençant, ils sont une foule immense que personne ne peut compter, venus de toutes les nations, de tous les peuples et depuis l'origine des temps. Après la Sainte Vierge et S. Joseph, âmes saintes par excellence à cause des privilèges attachés à leur mission, nous voyons le cortège des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges.

Mais l'Eglise veut nous faire contempler de plus près aujourd'hui tous les élus, dont les noms et la vie elle-même nous sont inconnus. C'est ce petit enfant dont l'âme purifiée, embellie, ennoblie par les mérites de Jésus-Christ au baptême, a pris place parmi les anges. C'est ce jeune homme, cette jeune fille qui, dans l'ardeur de leur jeunesse, ont senti leurs forces physiques les trahir et en même temps ont compris que Dieu seul est la beauté, l'idéal, la vie ; ils ont quitté la terre en se jetant dans ses bras. C'est ce père de famille qui a placé l'honneur, le service de Dieu avant les avantages terrestres et a laissé en héritage à ses enfants l'exemple d'une vie de devoir. C'est cette mère qui, avec son lait, a fait passer dans la vie de ses enfants toute sa foi de chrétienne, tellement qu'à sa mort ceux-ci n'avaient qu'un mot sur les lèvres : « Ce que nous sommes c'est à notre mère que nous le devons. » Ce sont toutes ces âmes enfin que nous avons coudoyées et qui ont compris que toute la valeur de la vie était dans sa conformité avec la volonté de Dieu.

Un tel idéal, pensez-vous, ne peut être que le lot de quelques natures d'élite qui n'ont pas connu les entraînements du péché.

Détrompez-vous ! Sans doute, le ciel a reçu des âmes qui ont gardé l'innocence baptismale et n'ont pas connu les luttes morales d'ici-bas. Mais près d'elles, et partageant le même triomphe, nous voyons des âmes qui sont arrivées à la sainteté par la voie du repentir et de la pénitence. Voyez donc le rené-

gat qu'a été S. Pierre, le persécuteur des chrétiens qu'a été S. Paul, la femme de mauvaise vie qu'a été Madeleine, le voleur qu'a été le bon larron, et les grands convertis comme S. Augustin, sainte Thaïs, sainte Marie l'Egyptienne. Voici encore la foule de ceux qui, malgré leur bonne volonté, ont connu des chutes répétées, mais qui chaque fois se sont relevés et avec confiance ont repris la route du devoir ; et la foule des indifférents qui, oublieux du Dieu de leur enfance, se sont tout à coup réveillés de leur torpeur, ont écarté les cendres qui couvraient leur âme, pour raviver l'étincelle de la foi et rallumer le flambeau qui allait guider leur marche vers Dieu. Et si les souffrances de la terre les ont insuffisamment purifiés, Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, a terminé l'œuvre de leur sanctification dans le Purgatoire.

Les Saints, qui sont-ils ? — Mais Dieu les a choisis parmi nos ancêtres, nos enfants, nos amis. Et ce nous est une joie de penser que le bonheur dont ils jouissent ne leur fait pas oublier les affections de la terre et que leur intercession près de Dieu doit nous être d'un très puissant secours.

III

Enfin l'Eglise nous demande d'écouter l'appel que les Saints font à la terre.

Ceux-ci en effet nous font entendre la prédication la plus éloquente qui soit : celle de l'exemple. Comment ont-ils commencé l'œuvre de leur conversion ? En écoutant l'enseignement que Jésus-Christ vient de nous donner aujourd'hui même dans l'Evangile.

Etre heureux c'est l'ambition de tous les hommes, et ce désir est si puissant qu'on se laisse aisément séduire par tous les biens immédiats. Et Jésus dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, » c'est-à-dire ceux qui ne s'attachent pas aux biens de la terre et n'en usent que pour en faire profiter leurs frères.

La nature nous fait rejeter la peine, la souffrance. Et Jésus dit : « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés, » dès maintenant par la charité des chrétiens et dans le ciel parce qu'ils recevront la compensation de leurs peines.

Le monde d'aujourd'hui n'a plus de conscience, on ne respecte pas la parole donnée, pas davantage le bien, la vie, l'honneur du prochain, et Jésus dit : « Bienheureux ceux qui ont soif de la justice, qui la désirent, la veulent dès maintenant, parce que la justice n'est possible qu'avec le règne de Dieu. »

Le peuple qui descend se roule dans la boue, dans la débauche, ne tarde pas à être un peuple perdu, et Jésus dit : « Bienheureux les cœurs purs, » planant au-dessus des défaillances, des détresses, des écroulements fatals, ils verront Dieu.

L'homme, devenu mauvais, cherche la guerre, il ne sait plus pardonner. Et Jésus dit : « Bienheureux les doux, bienheureux les pacifiques, bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils posséderont la terre, parce qu'il leur sera fait miséricorde, parce qu'ils seront les enfants de Dieu. » Et comme pour nous faire comprendre que les maux d'ici-bas ne doivent pas nous émouvoir et seront largement récompensés, il ajoute : « Bienheureux vous serez si, à cause de moi, parce que vous voulez être mes disciples et mes amis, vous êtes bafoués, moqués, haïs ; tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. »

Voilà l'éloquente parole que Notre-Seigneur prononça dans son discours sur la montagne. Les Saints l'ont entendue, ils l'ont mise en pratique. Par elle ils ont gravi pas à pas les degrés de la perfection, de la sainteté, et aujourd'hui grande est leur récompense dans le ciel. Ce bonheur promis par le Maître, ils l'ont goûté dès ici-bas dans leur âme et c'est ce bonheur qui est leur vie maintenant.

M. f., qui de nous n'espère conquérir la place céleste qui leur assurera un bonheur sans mélange, en compagnie de Dieu, de la Vierge, des Saints et, parmi ceux-ci, de nos parents, de nos amis, auxquels nous avons conservé toute notre affection ? Ce sont eux qui nous disent : « La terre passe, ne vous y attachez pas ; Dieu est le terme prochain de votre voyage, ayez vos regards fixés sur lui, écoutez sa voix. Seuls les Saints peuvent entrer dans le ciel ; imitez-nous en conservant votre innocence ou en la recouvrant par votre repentir et votre expiation. Ne remettez pas à demain le moment de votre conversion, demain ne vous appartient pas. »

* *

Tel est, m. f., l'appel des Saints. Il est bien l'écho de la parole que le Maître adressait à ses Apôtres au soir du Jeudi Saint, après la Cène. Parlant de sa mort, il leur disait : « Que votre cœur ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez en moi. Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures. Je vais vous préparer une place, puis je reviendrai, je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous soyez aussi. » (Jo., XIV, 1-3).

La place, Jésus l'a préparée par la Rédemption. Il en est donc une qui m'est réservée. Dieu veut que je l'occupe. Il me donnera les grâces nécessaires pour l'acquérir. Et à l'heure voulue, Jésus viendra me chercher. Oh ! fasse le ciel que nous soyons prêts pour cette divine et suprême visite, car alors Jésus nous prendra par la main et lui-même nous placera au nombre des élus. Ainsi soit-il.

II

LE MYSTÈRE DE LA VIE

Mes frères,

La fête de la Toussaint, que nous célébrons aujourd'hui, rappelle le souvenir de nos défunts, et votre empressement prouve — tout à votre honneur — que vous êtes fidèles à ce souvenir. La mort a pu éloigner de vos yeux ceux que vous aimiez ; elle n'a point enlevé de vos cœurs l'affection qui vous unissait à eux. Cette affection, vous la leur témoignerez en revenant ce soir et demain prier pour le repos de leur âme et faire avec nous sur leur tombe un pieux pèlerinage.

Mais en même temps que vous rendrez à vos chers défunts ce tribut d'hommages et de reconnais-

sance, vous entendrez les sages conseils qu'ils vous donneront du fond de leur tombe : « Nous avons été ce que vous êtes, vous diront-ils, vous serez un jour, bientôt peut-être, ce que nous sommes, car, pour vous comme pour nous, la vie n'est qu'un court voyage et la terre un lieu de rapide passage. »

Qu'est-ce que la vie ? Cette question se présente naturellement à notre esprit, en cette fête qui nous rappelle tant de générations que nous avons connues et qui ont disparu. Il y a cinquante ans, la plupart d'entre nous n'existions pas ; dans cinquante ans la plupart n'existeront plus... *Qui nous a mis sur la terre ? Qu'y sommes-nous venus faire ? Où irons-nous en la quittant ?* Autant de questions d'une souveraine importance et qu'aucun homme sérieux ne peut laisser sans réponse.

I

Et d'abord qui nous a placés en ce monde ?

Ce n'est pas nous, évidemment. Avant de naître, nous n'existions pas, nous n'étions rien ; or le rien ne peut rien produire, personne ne donne ce qu'il n'a pas.

Peut-être sont-ce nos parents ? Pas davantage. Certes, je ne veux pas nier ce que nous leur devons. En cette fête de la Toussaint moins qu'en toute autre, nous ne devons oublier ce que nous avons reçu d'eux et nous devons leur en être reconnaissants aussi longtemps qu'en nos veines coulera une goutte du sang qu'ils nous ont transmis. Mais eussent-ils fait pour nous cent fois davantage, qu'il n'en resterait pas moins vrai que ce ne sont pas eux qui nous ont donné la vie. La preuve que notre naissance n'a pas dépendu d'eux uniquement, c'est que beaucoup de foyers restent tristes parce qu'aucun enfant ne vient les peupler et les égayer, au grand désespoir des époux qui les ont fondés. Une autre preuve, encore, c'est que les parents n'ont pas toujours les enfants qu'ils désirent. « Vous vouliez une fille, dit le poète, et le ciel vous envoie, jeune mère, un garçon... » Il est vrai que le même poète ajoute : « Mais quand l'enfant est là, fille ou garçon, la joie entre avec lui dans la maison. » Il n'en reste pas moins qu'on n'a pas eu l'enfant qu'on voulait ; on l'a reçu, non tel qu'on l'eût souhaité, mais tel qu'il est venu.

A quel père, à quelle mère, du reste, est-il jamais venu en pensée qu'ils étaient les maîtres de la vie ? « Ce n'est pas moi, disait à ses enfants l'admirable mère des Machabées, ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la vie, ce n'est pas moi qui ai disposé vos membres et votre corps, mais le Créateur du monde qui a fait l'homme dès sa naissance. » (II Mach., VII, 22-23). Ah ! les parents ne constatent que trop qu'ils ne sont pas les maîtres de la vie, lorsqu'ils ont la douleur de perdre leurs enfants. Non, ce n'est pas d'eux principalement que provient cette vie, puisqu'ils ne sont pas même capables de la conserver. C'est Dieu qui nous a donné l'existence : « *Ipse fecit nos et non ipsi nos.* » (Ps. XCIX, 3). Il s'est servi de nos parents comme d'un instrument, et ceux-ci nous ont, non pas donné, mais simplement transmis la vie qu'ils avaient eux-mêmes reçue.

C'est donc à Dieu qu'il faut remonter pour arriver à notre véritable cause et trouver la réponse à cette première question : « Qui nous a placés en ce monde ? » Dès lors, c'est à lui aussi qu'il faut la demander à propos de cette seconde question : « Pourquoi sommes-nous en ce monde ? »

II

En nous créant, en effet, Dieu a dû se fixer un but. Est-ce qu'un être raisonnable peut agir sans but ? Est-ce ainsi que nous agissons nous-mêmes ? Jamais. Si vous semez un champ, c'est pour en récolter les fruits ; si vous bâtissez une maison, c'est pour l'habiter ou la faire habiter ; si nous nous engageons dans un chemin, c'est en vue d'arriver à un endroit déterminé.

Or, si tout être raisonnable se propose une fin en agissant, Dieu, intelligence éternelle et infinie, a dû, lui aussi, lui surtout, se conformer à cette loi. Or quel est son but ? Pas autre chose que lui-même : « *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* » (Prov., XVI, 4). L'ouvrage n'appartient-il pas à l'ouvrier qui l'a fait et n'est-ce pas à lui qu'il doit profiter ? Non pas, certes, que Dieu ait besoin de nous, pas plus que vous, parents, vous n'aviez besoin des enfants que vous avez mis au monde, car, pour quelques services qu'ils vous rendent quand ils sont devenus grands, combien de maux, combien de veilles, combien de soucis ils vous ont causés ! Mais enfin, étant donné que vous leur avez transmis la vie, ils vous doivent de la reconnaissance, de la soumission, du respect, de l'amour : la loi de la nature l'exige, c'est dans l'ordre, et vous-mêmes ne sauriez les délier ni les dispenser de cette obligation.

Ainsi en est-il de nous vis-à-vis de Dieu. Etant l'ouvrage de ses mains, étant la créature de Dieu, l'homme doit, comme toutes les autres créatures, procurer la gloire de Dieu. Toutefois, cette gloire, l'homme intelligent et libre doit la procurer d'une autre manière que les êtres privés de raison. Ceux-ci obéissent à Dieu aveuglément et forcément, ils ne sont pas libres de faire ou de ne pas faire ce en vue de quoi Dieu les a créés et de désobéir aux lois de la nature qui les régissent. Ainsi la pierre ne peut lutter contre la loi de la pesanteur qui l'entraîne vers la terre. A l'homme raisonnable, au contraire, Dieu a donné la liberté. Il a pensé que c'était honorer l'homme que de ne pas le contraindre comme un esclave, mais de le laisser libre comme un enfant. Lui-même du reste se trouve davantage glorifié d'être servi par l'homme, non point par force, mais de plein gré et par amour.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'ici-bas Dieu abandonne l'homme à ses caprices et au gré de ses passions. Il lui a manifesté sa volonté en l'inscrivant tout d'abord dans sa conscience, puis en l'exprimant dans les dix commandements qu'on appelle le Décalogue : « Je t'ordonne d'obéir à ces préceptes, a-t-il dit à l'homme, je ne te les ferai

pas observer malgré toi, mais si tu leur obéis tu seras récompensé, tu recevras, en échange de cette vie employée à me glorifier, une vie qui ne finira point, un bonheur immense et éternel. Si tu ne leur obéis pas, au contraire, l'enfer avec tous ses supplices sera ton partage pendant toute l'éternité. »

Voilà, m. f., la réponse à la seconde question que nous nous sommes posée au début de cette instruction : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis au monde ; pourquoi sommes-nous sur la terre ? » Nous y sommes pour connaître Dieu notre Créateur et notre Père, pour l'aimer, pour le servir et de cette façon mériter le bonheur éternel du ciel, bonheur si grand qu'au dire de S. Paul l'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille de l'homme n'a point entendu, son imagination ne peut se faire une idée du bonheur que Dieu réserve à ses élus.

Quelle belle destinée, m. f., et combien nous devrions être reconnaissants à Dieu de nous y avoir appelés ! Comme nous devrions employer soigneusement les quelques années de cette vie si courte afin de la mériter ! Car que sont les faibles efforts que Dieu nous demande, en comparaison du bonheur éternel, de la gloire immense qui en sera la récompense ?

III

Après notre mort, nous retournerons à Dieu notre créateur, car, comme il l'affirme dans les Saintes Ecritures, c'est lui qui est notre principe et notre fin : « *Ego sum primus et novissimus.* Je suis le premier et le dernier, le principe et la fin de toutes choses. Je suis le premier parce que je suis le principe d'où tout vient, je suis le dernier parce que je suis le terme où tout aboutit. Je suis le premier parce que c'est par moi que tout commence, je suis le dernier parce que c'est vers moi que tout doit tendre pour ne jamais finir. »

Oui, m. f., au sortir de ce monde nous retournerons vers Dieu pour lui rendre compte de la façon dont nous aurons employé la vie qu'il nous a donnée, et au sortir du tribunal de Dieu nous irons, selon que nous l'aurons mérité, en paradis, en enfer ou en purgatoire.

Lequel de ces trois chemins prendrons-nous ? Cela dépend de nous, uniquement de nous. Nous prendrons celui que nous aurons suivi sur la terre. Si durant notre vie nous avons suivi le chemin qui conduit au ciel, nous prendrons le chemin du ciel. Or le chemin du ciel, ici-bas, c'est celui de l'église. Prenons-le donc chaque dimanche, comme ces bons chrétiens que nous avons connus, qui chaque dimanche avaient soin de cesser leurs travaux pour assister aux saints offices, venir rendre à Dieu les adorations qui lui sont dues, implorer son pardon pour les fautes qui leur avaient échappé, solliciter son secours pour la semaine qui allait s'ouvrir. Ah ! comme ils s'applaudissent d'avoir ainsi sanctifié chaque dimanche, maintenant qu'ils reçoivent la récompense de leur fidélité !

Le chemin du ciel, c'est encore celui du confessionnal, car dans le chemin du ciel comme en tout autre on fait des faux pas, on fait des écarts. Or Notre-Seigneur a précisément institué le sacrement de Pénitence pour nous relever quand nous sommes tombés, pour nous remettre dans le bon chemin quand nous nous en sommes écartés.

Le chemin du ciel enfin, c'est le chemin de la sainte Table, car Notre-Seigneur a institué la Sainte Eucharistie pour qu'elle soit notre viatique, c'est-à-dire notre provision de voyage durant notre pèlerinage ici-bas et dans le passage de cette vie à l'éternité.

Vos ancêtres, sur la tombe desquels vous irez prier ce soir et demain, ont suivi ce chemin. Ils ont vécu en des temps plus religieux que les nôtres, à une époque où tout le monde venait à l'église et remplissait ses devoirs religieux. Chaque jour, en chaque maison, on faisait la prière en commun ; chaque dimanche on faisait trêve au labeur de la semaine et toute la famille assistait aux offices. De temps en temps, au cours de l'année, on se renouvelait dans la grâce de Dieu par la réception des sacrements. Aussi, quand la mort vint les chercher, ils étaient prêts, ils la virent venir sans frayeur, et réconfortés par le secours de l'Eglise, ils se sont pieusement endormis dans le baiser du Seigneur pour se réveiller au ciel. Vivons comme eux et nous aurons le bonheur de mourir comme eux. Ainsi soit-il.

III

COMME LES SAINTS, SOYONS DES GENS DE FOI

Mes frères,

Il y a une chose qui malheureusement baisse beaucoup dans les âmes à notre époque, une chose qui est cependant d'une importance capitale, parce que sans elle il n'y a pas de vie chrétienne possible : c'est la foi.

Les Saints dont nous fêtons la mémoire dans la solennité d'aujourd'hui avaient la foi bien ancrée au cœur, une foi qui ne laissait place à aucun doute vis-à-vis de la parole de Dieu, une foi énergique, une foi vaillante qui leur montrait en Dieu un Maître qu'ils devaient écouter et servir fidèlement, en même temps qu'un Père qu'ils devaient aimer et pour lequel rien ne devait leur coûter. Et c'est cette foi qui les a sauvés, c'est elle qui leur a valu l'avantage de se rendre agréables à Dieu et de devenir ses élus pour l'éternité.

Voulons-nous, les uns et les autres, partager un jour le bonheur des Saints ? Comme eux, ayons la foi. Mais que ce ne soit pas une foi superficielle ou tout extérieur, une foi qui manque de fermeté ; que ce soit, comme chez les Saints, une foi sincère et généreuse, une foi qui ne discute jamais avec Dieu, avec sa parole et avec le devoir. Tel est le sujet dont nous allons nous occuper quelques instants.

I

La foi dont il est ici question et qui caractérise l'âme chrétienne est un don qui vient de Dieu lui-même ; c'est une vertu surnaturelle, c'est-à-dire une disposition que nous chercherions vainement à

acquérir par nos seules forces, disposition par laquelle nous sommes inclinés à accepter, à croire fermement tout ce que l'Eglise nous enseigne comme ayant été révélé par Dieu.

Et rien de plus juste, m. f., que cette adhésion du chrétien. En effet, quand un de nos semblables que nous savons sérieux, loyal et bien informé, vient nous affirmer des choses dont il nous serait difficile, impossible même de contrôler l'exactitude, avons-nous l'habitude de rejeter ce qu'il avance, ou seulement de le révoquer en doute ? Non : nous ne voudrions pas lui infliger cet outrage. L'assurance que nous avons de sa science et de sa sincérité nous suffit, et nous le croyons sur parole.

Or, dites-moi, la parole de Dieu ne vaut-elle pas celle d'un honnête homme, si éminent qu'il puisse être, si savant qu'on puisse le supposer ? Un homme avec toute sa science et toutes ses qualités n'est jamais infaillible ; il peut se tromper et nous induire en erreur. Dieu, au contraire, est la vérité suprême ; quand on l'écoute, on est sûr d'être dans le vrai, parce qu'il ne pourra jamais, dans ce qu'il nous dit, se tromper ni nous tromper. Il est donc tout à fait juste qu'on le croie le premier de tous, et qu'on accepte sa parole sans ombre de doute.

On dira : « Je veux bien croire à la parole de Dieu. Mais cette parole, suis-je certain de la connaître ? Suis-je certain qu'elle m'est enseignée, communiquée exactement par l'Eglise ? » — M. f., l'Eglise qui a pour chef souverain et visible le Pape, successeur de S. Pierre, a été établie sur la terre pour garder le dépôt de la Révélation et pour transmettre aux hommes, durant la suite des siècles, la pure doctrine de N.-S. Jésus-Christ. Il n'y a pas à redouter qu'elle mêle l'erreur à la vérité dans l'exercice de sa haute mission, parce que Dieu a tenu à l'investir du privilège de l'infaillibilité.

Le chrétien qui a la foi sait cela, et voilà pourquoi, appuyé en même temps sur l'autorité de Dieu et sur l'autorité de l'Eglise, il croit et ne discute pas. La vérité lui apparaîtrait d'une manière sensible, palpable ; elle lui serait montrée sous une forme tangible, de telle sorte qu'il pût la voir de ses yeux, la toucher de ses mains, qu'il ne croirait pas avec plus d'assurance.

II

Le malheur des temps, m. f., fait que nous vivons dans un milieu tout imprégné d'incrédulité et que nous sommes exposés à tout instant à entendre des propos irréligieux, des négations impies ou des assertions erronées. Aujourd'hui sur un point, demain sur un autre ; ici par une discussion prétendue scientifique, là par de fades plaisanteries, dans les réunions privées ou publiques, dans les journaux ou dans les livres, les dogmes et les pratiques de notre sainte religion sont pris à partie, attaqués, dénaturés, vilipendés sans merci. Ecoutez ce qui se dit en chemin de fer, à table d'hôte ou dans les salons : que de paroles déplorables et risquées ! que de critiques ou d'affirmations qui blessent la foi de la façon la plus grave !

Il y a dans tout cela, il faut l'avouer, un grand écueil pour les caractères indécis, pour les âmes mal affermies. Aussi voit-on fréquemment de pauvres chrétiens se déjuger, ouvrir leur esprit au doute parce qu'ils auront entendu ou lu quelque chose qui contestait un point de leur croyance. Ce n'est pas avec une foi de ce genre qu'on se sauve.

Le vrai chrétien est celui chez qui la foi ne se laisse pas émouvoir par la contradiction qu'il trouve ainsi sur son chemin. Les travaux, les affaires, les intérêts, les relations quotidiennes de la vie sociale le mettent forcément en contact, comme les autres, avec des gens qui ne partagent ni son respect ni son affection pour les choses de l'Eglise, mais les propos qu'il entend le laissent insensible. Il est aujourd'hui ce qu'il était hier ; il sera demain ce qu'il est aujourd'hui. Il sait qu'il est dans la vérité, et il entend y demeurer avec une sainte et inébranlable obstination.

Ce qui distingue encore le vrai chrétien, c'est qu'il croit à toutes les vérités du Symbole catholique, sans aucune exception.

Dans notre doctrine, vous le savez, il y a des vérités faciles à comprendre et d'autres qu'il est impossible au contraire d'approfondir parce qu'elles dépassent la portée de la raison humaine ; il y a des dogmes qui répugnent à la nature et des dogmes par contre très consolants. Le vrai chrétien se jugera-t-il autorisé à faire un choix, pour retenir ce qui lui plaît et retrancher ce qui lui déplaît ? Non ; c'est cependant une tentation à laquelle souvent, dans le monde, on succombe. Car beaucoup de gens se font une religion à leur fantaisie et se créent un Symbole d'où ils ont bien soin d'éliminer tout ce qui les contrarie. Ils admettront volontiers, par exemple, que Dieu soit bon, miséricordieux à l'infini. Mais ils sont moins flattés de savoir qu'il est juste et que sa justice l'oblige à punir les pécheurs ; ils admettront, ils accepteront les récompenses, mais non les châtiments ; le ciel, mais non l'enfer.

Ceci m'amène à faire remarquer, m. f., combien il est étrange de rencontrer dans nos paroisses des gens qui prétendent être chrétiens, qui viendront à la messe assez régulièrement encore, qui voudront même faire leurs Pâques, et qui d'autre part ne craindront pas de mettre en doute l'existence de l'enfer ou tout au moins l'éternité de ses peines, qui n'hésiteront pas non plus à plaisanter sur le purgatoire et à dire que ce qu'on enseigne à ce sujet est imaginaire, de pure invention. Ces gens-là ne sont pas, en réalité, des chrétiens. Leur langage et leur attitude sont contraires à la foi et ils ne l'ont pas.

Le chrétien qui a vraiment la foi n'ajoute ni ne retranche rien au Symbole. Il le prend tel que les Apôtres l'ont composé sur les données de N.-S. Jésus-Christ. Il y a des mystères, soit. Le chrétien qui en voit d'ailleurs partout dans la nature ne s'étonne nullement d'en trouver dans la religion. Il se contente de dire à Dieu : « Mon Dieu, vous avez plus d'esprit que moi. Vous m'avez révélé des choses mystérieuses et qui sont obscures pour la

raison humaine. Je ne les comprends pas. Mais ce n'est pas votre faute ; c'est celle de mon intelligence bornée, ténébreuse. Je m'en rapporte à vous. »

Il y a des devoirs pénibles, c'est vrai. Mais franchement, nous est-il permis d'oublier que nous sommes sur cette terre d'épreuve pour combattre nos passions et non pour les flatter, pour acquérir des mérites et non pour savourer des jouissances, pour appliquer notre volonté à la pratique du bien et non pour lui lâcher la bride ?

Il y a des menaces et des châtiments, c'est vrai encore. Mais si Dieu promet de récompenser ceux qui auront eu le courage de conformer leur vie à ses commandements, n'est-il pas juste qu'il réserve des peines à ceux qui auront méprisé son autorité et transgressé leurs devoirs les plus sacrés ?

Vérités claires et vérités mystérieuses, devoirs austères et devoirs faciles, promesses et menaces, récompenses et châtiments, le vrai chrétien accorde à toutes les propositions de l'Eglise une adhésion complète. A Dieu qui lui parle par la bouche des pasteurs de l'Eglise, il répond sans hésiter ce mot : « *Credo*. Je crois. »

III

Mais pour réaliser pleinement son idéal, il va plus loin encore : il pratique ce qu'il croit, il met en conformité ses actes avec ses croyances et fait passer dans sa vie ce qui est dans son cœur.

En effet, la foi qui ne se montre pas, la foi qui dort au fond de l'âme comme une étincelle sous la cendre, la foi qui ne féconde pas plus notre vie que le soleil ne féconde les pierres du chemin quand il les inonde de sa clarté, est une foi mutilée et manifestement insuffisante. L'Apôtre S. Jacques le dit en termes explicites : « La foi sans les œuvres est une foi morte. *Fides sine operibus mortua est.* » (Jac., II, 20). Avec elle, par conséquent, inutile de songer au salut.

Pour être un vrai chrétien et mériter le sort bienheureux qui nous est réservé dans l'autre vie, s'il s'agissait uniquement de savoir les mystères de la religion et d'y adhérer, s'il s'agissait de connaître simplement les volontés de Dieu et de l'Eglise sans se mettre en peine d'y obéir, ce serait commode, et à ce compte assurément il n'est personne qui ne pût prétendre à la récompense du ciel. Mais Dieu nous demande davantage.

Il n'a pas édicté sa loi pour que nous n'en ayons nul souci. Il n'a pas publié son Evangile pour que nous n'y attachions aucune attention et que nous le laissions à l'état de lettre morte. Il n'a pas institué des sacrements pour que nous les traitions avec dédain.

Nous croyons en Dieu ; nous sommes par là dignes de louanges. Mais si nous ne faisons rien pour lui témoigner notre croyance, pour lui rendre le culte d'adoration, de reconnaissance et d'amour qui lui est dû ; si la prière n'entre pas dans nos habitudes, si elle est remplacée dans notre bouche par des paroles irréligieuses, des blasphèmes peut-être, je dis que nous sommes de piètres chrétiens et que notre foi est singulièrement défectueuse : en réalité que peut-elle valoir ?

Nous croyons encore que Dieu nous a imposé des commandements ; nous avons raison. Mais si ces commandements n'ont pour nous aucune force obligatoire, si nous les éludons l'un après l'autre, méconnaissant absolument les graves devoirs qui en découlent parce que ces devoirs nous ennuient, nous sommes ni plus ni moins du nombre de ceux que S. Paul stigmatise dans une de ses épîtres, en disant qu'ils reconnaissent Dieu en paroles pendant qu'ils le nient par leurs œuvres : « *Verbis confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* » (Tit., I, 16).

Nous admettons encore, en théorie, le précepte de la sanctification du dimanche, celui aussi de l'abstinence à certains jours. Mais si en fait nous sommes peu soucieux de les observer, et si nous nous flattons d'être irréprochables devant Dieu parce que nous aurons assisté à la messe quelquefois, aux grandes fêtes peut-être, ou mangé maigre seulement les jours où cela nous semblait bon, il faut avouer que nous nous abusons tout à fait, car de la sorte notre foi demeure stérile pour le salut.

On pourrait ainsi multiplier les exemples, mais il est temps de conclure. En cette fête solennelle de la Toussaint, réfléchissons à toutes ces choses, et ayons à cœur d'en faire notre profit. La vie est en somme bien courte ; or, quand on arrive au terme, quelle amertume pour celui qui l'a mal employée ! Quelle consolation au contraire pour celui qui en a fait un bon usage ! Cette consolation, les Saints la goûtent dans le ciel ; cette joie, ils l'éprouvent là-haut d'une façon ineffable. Il ne tient qu'à nous de partager un jour avec eux le même bonheur. Souvenons-nous de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait sur la terre, et imitons-les. Comme eux, ayons une foi sincère, une foi vive, une foi agissante. Comme eux, employons le temps que nous avons à passer ici-bas à vivre d'une manière vraiment chrétienne. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

V

LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I. — Origine historique de la fête de la Toussaint : culte des martyrs, comment il s'est développé peu à peu ; cette fête est celle de toute la famille chrétienne, comment la bien célébrer.

II. — Les leçons de la Toussaint : dogme de l'immortalité de l'âme et des sanctions éternelles, nécessité de se sanctifier, le secours de sa grâce.

III. — Pour imiter les Saints nous devons d'abord purifier notre âme, tâche difficile mais possible, puis acquérir toutes les vertus que Dieu désire — et tout cela dès l'adolescence.

Mes chers enfants,

Dans les mélancolies de l'automne, la grande fête de la Toussaint jette une note éclatante d'espoir.

Cette solennité, qui contraste avec le deuil embaumé de toutes choses, est le triomphe de l'amour, de l'union, de l'immortalité.

I

Son origine, déjà lointaine, remonte à ces temps de ferveur où les pontifes et les fidèles allaient fouiller les cavités bénies des Catacombes pour en extraire les reliques des martyrs. Là-bas, dans d'étroits souterrains obscurs, dormaient dans la paix du Seigneur ceux qui avaient souffert pour la foi, qui avaient livré leur sang pour la Vérité.

Mais la piété chrétienne ne pouvait admettre que ces héros de Jésus demeurassent ignorés et sans honneurs. Des expéditions s'organisèrent, sous l'impulsion des Papes eux-mêmes ; elles partirent à la découverte des vieilles cryptes oubliées, elles mirent au jour des arénaires, elles éventrèrent les « loculi », et elles rentrèrent glorieusement à Rome pour déposer dans le vieux Panthéon d'Agrippa, devenu l'église Sainte-Marie des Martyrs, une telle multitude d'ossements bénis et précieux que nul n'eût pu les dénombrer. Parmi ces reliques quelques-unes appartenaient à des saints célèbres et pouvaient être identifiées. Mais la plupart provenaient de cette foule anonyme de vaillants que l'on jetait jadis par troupeaux sur le sable du cirque, afin de repaître les fauves, ou que Néron faisait flamber par groupes pour illuminer ses jardins.

Comment retrouver tant de noms disparus ; comment glorifier tant de sacrifices obscurs, dont le détail ne sera révélé qu'au dernier jour ? Tel était l'embarras qui venait de l'excès même des richesses saintes offertes à la vénération des fidèles. C'est alors que l'Eglise eut une de ces inspirations dont elle est coutumière grâce au secours du Saint-Esprit. Ceux qu'on ne pouvait honorer d'un culte individuel, ceux qui pourtant avaient bien droit aux louanges sacrées, on allait les englober dans un même hommage général qui réunirait toutes leurs mémoires, qui leur permettrait de se partager les mêmes hymnes et les mêmes lauriers. Telle est l'origine historique de la solennité que nous célébrons le premier jour de novembre.

Mais il convient d'ajouter qu'au cours des âges, l'Eglise, toujours aimante et délicate, a encore étendu l'objet du culte qu'elle rend aux Saints à cette occasion. Elle y comprend, sans exception, toutes les âmes bienheureuses, depuis celles qu'auréole la vénération de tous les peuples, depuis celles qui protègent des nations entières, jusqu'aux âmes les plus inconnues, jusqu'à celles qu'aucun décret officiel ne signale à l'admiration des foules, jusqu'à celles qui occupent les plus humbles places sur le seuil du paradis.

Le jour de la Toussaint est la fête de toutes les âmes sauvées ; elle sera donc, espérons-le, la nôtre plus tard. Elle doit être déjà — nous pouvons en avoir, sans témérité, la confiance — la fête d'âmes que nous avons connues, que nous avons aimées, d'âmes qui s'intéressent à nous et qui nous chérissent encore. Le mystère de cette solennité unit les apôtres et les martyrs, les vierges et les confesseurs, les patriarches et les prophètes aux modestes chrétiens qui, dans la mesure de leur faiblesse, se sont efforcés de marcher sur leurs traces, qui ont su se dompter eux-mêmes afin de conquérir le ciel, qui, sans éclat mais avec courage, sont restés fidèles à l'amour du bon Dieu. Jamais peut-être, au cours de l'année liturgique, on ne rencontre une confirmation plus éclatante de cette vérité fondamentale que nous sommes tous frères dans le Christ, enfants du même Dieu. Aucune famille catholique ne doit être exclue de cette immense fête de famille, qui nous réunit par millions dans la même et pieuse allégresse, qui nous rappelle notre commune origine, notre commune destinée.

Livrons-nous donc sans crainte à la joie grave qui nous environne ; faisons monter nos cœurs et nos prières vers tant de Saints célèbres ou cachés qui ne demandent qu'à écouter nos prières, qu'à intercéder pour nous auprès du Très-Haut, qu'à nous obtenir des grâces semblables à celles qui les ont fait triompher eux-mêmes. Mais n'oublions pas qu'un des meilleurs moyens de sanctifier cette fête, c'est de chercher à l'utiliser pour le plus grand bien de nos âmes. Dieu et les Saints sont plus touchés de notre admiration quand notre respect ne demeure pas stérile. La meilleure offrande à leur faire, c'est d'imiter les exemples qu'ils nous ont laissés. Appliquons-nous donc, mes enfants, à bien comprendre les grandes leçons qui se dégagent de cette solennité, afin de les mieux faire passer dans notre existence quotidienne pour notre salut et la gloire de Dieu.

II

La première leçon que nous devons tirer de la fête de la Toussaint, c'est celle de *l'immortalité*. Les êtres humains qui sont les héros de ce jour semblent avoir disparu de la terre. Que reste-t-il d'eux ici-bas ? Quelques vestiges épars, quelques ossements effrités, moins que cela bien souvent : un vague et anonyme souvenir. Si nous ne regardions que le côté vulgaire des choses, nous pourrions les considérer comme n'existant plus. Et cependant nous les savons vivants, vivants d'une vie supérieure à la nôtre et qui doit durer infiniment plus que la nôtre. La religion du Christ met sur nos lèvres, chaque fois que nous répétons notre *Credo*, cette affirmation essentielle : « Je crois à la résurrection de la chair. » Il est certain, certain parce que Dieu l'a dit, que les corps réduits en poussière se reconstitueront pour une existence meilleure, à l'appel du Tout-Puissant qui n'aura pas plus de peine à les reformer qu'il n'en a eu à les créer une première fois.

Mais dans ce prodige de renaissance, ce qu'il y a de plus capital, c'est la survivance des âmes. Avez-vous vu, quelquefois, mourir quelqu'un ? Au moment des derniers soupirs, vous avez l'impression que quelque chose se sépare du corps et s'envole... Ce quelque chose, c'est la partie suprême de l'homme, c'est l'âme immatérielle qui ne peut pas mourir et

qui va attendre, là où Dieu jugera bon de l'envoyer, la reconstitution du corps qu'elle doit animer de nouveau pendant toute l'éternité.

Nous en avons la garantie formelle du Seigneur : nos âmes ne mourront jamais, car le Maître n'a pas créé ces chefs-d'œuvre pour la misérable vie d'ici-bas. Il les a créées pour les appeler auprès de lui, pour leur offrir une part de son royaume, pour les faire durer autant que lui-même, c'est-à-dire infiniment. Tous les Saints que nous acclamons existent aussi réellement que nous-mêmes. Leurs chairs ont pu se consumer dans le silence noir et froid de la tombe, mais leur intelligence, leur esprit, subsiste dans le sein de Dieu. Et leur impérissable destin est aussi celui que nous promet l'Eternel, si nous sommes fidèles à ses lois.

Et la conséquence de cette vérité révélée, la seconde leçon de cette fête, c'est *la nécessité de se sanctifier*. La Providence a réglé notre existence de telle sorte que nous devons, ici-bas, passer par une série d'épreuves. De la manière dont nous aurons traversé ces épreuves dépendent notre destinée future et les conditions de notre vie dans l'au-delà. L'homme qui, pendant les quelques années de sa vie terrestre, se sera abandonné à ses penchants, l'homme qui aura désobéi à Dieu en préférant le péché aux abnégations nécessaires, sera immortel comme les autres. Mais son immortalité sera faite de souffrances et de hontes sans nom. Châtié par la justice souveraine, il ne connaîtra que le désespoir dans les tortures. Bien au contraire, l'homme qui aura su se dompter, qui aura refréné ses caprices et se sera courbé volontairement sous le joug de l'immuable loi, celui-là goûtera un bonheur sans pareil, dont la possession lui sera assurée au-delà de la consommation de tous les siècles.

Tel est notre destin à tous. A vous, mes enfants, de choisir. Les Saints ne sont glorifiés ces jours-ci que parce que leur volonté droite et ferme leur a fait dominer implacablement les suggestions et les fantaisies de leurs passions. Ils ont compris où était le Bien suprême et ils ont décidé de se conformer à tout ce que le Maître exigeait d'eux. Sans doute, cela leur a été pénible ; sans doute, ils ont connu des moments d'angoisse, car le démon les harcelait et leur nature se révoltait contre la douleur. Mais ils savaient le prix de la victoire. Et ils se félicitent maintenant de n'avoir pas succombé à la tentation.

Leur histoire doit devenir la nôtre. Nous sommes placés dans des situations analogues à celles où ils se sont trouvés. Nous sommes, comme eux, sollicités par le bien avec ses austérités redoutables, et par le mal avec ses plaisirs périlleux. Nous savons que nous serons jugés de la même façon qu'ils l'ont été eux-mêmes. Le Seigneur nous regarde et nous attend. A nous maintenant de répondre. Suivant que notre attitude aura été loyale ou infidèle, nous serons couronnés ou punis.

Il faut bien reconnaître que cette éventualité a quelque chose d'effrayant. Si nous étions livrés à nous-mêmes, à notre faiblesse individuelle, elle serait même désespérante. Mais nous ne devons jamais oublier que le Seigneur est pour nous un Père et qu'il nous a promis de nous aider dans le dur et long combat pour la conquête du ciel. Dieu a bien voulu — et sans que nous l'ayons mérité — nous promettre l'appui de sa grâce. Cette grâce consistera en des illuminations intellectuelles qui nous montreront la route à suivre, en des impulsions vigoureuses et surnaturelles qui nous communiqueront la force de réaliser ce que le Seigneur attend de nous. L'aide d'En-haut ne supprimera nullement notre liberté personnelle : elle se bornera à suppléer à ses défaillances. Faisons donc tout notre possible pour vivre comme vivaient les Saints, et Dieu nous permettra d'accomplir notre idéal.

III

Ce programme n'est point aussi terrible qu'on le pense. Il peut se résumer en deux ordres d'idées très simples : d'abord la purification intime qui nous délivrera des habitudes pernicieuses, des péchés où nous retombons trop souvent ; puis l'existence surnaturelle, la vie d'union de plus en plus intime avec le Dieu qui est notre but, notre tout, et qui veut que nous vivions avec lui, par lui et en lui.

Avant tout il importe de débarrasser notre âme des souillures qui la rendent odieuse au Seigneur. Comment voulez-vous que le bon Maître accepte vos prières ou vos offrandes, lorsque vous les lui présentez avec des mains tachées par le vice, avec un cœur qui, au fond, ne l'aime pas, puisqu'il lui préfère le péché ? Si vous voulez plaire à Dieu, il vous faut acquérir une pureté de conscience qui vous délivre de toute faute grave, au moins ; et si vous voulez mieux faire encore, il faut vous délivrer même de ces fautes vénielles qui amoindrissent votre ferveur et qui diminuent vos mérites aux yeux de Celui qui « sonde les cœurs et les reins. »

Cela n'est point une besogne facile. Cela n'est point la tâche d'un jour. C'est dur, parce que cela répugne à tous nos instincts naturels et pervertis, avec nos inclinations, avec ce qui nous flatte, avec les apparences de la vie heureuse. C'est long, parce que, malgré vous, vous aurez d'inévitables rechutes, des moments de lassitude, de découragement, et qu'après cela il vous faudra recommencer, repartir à nouveau, et d'une allure plus ferme, jusqu'à ce que vous soyez à peu près à l'abri des surprises de l'adversaire. Mais la récompense est au bout, et elle en vaut bien la peine. Il s'agit du Ciel et de l'affection de Dieu. Pour cela que ne ferait-on pas ? Ayez donc l'énergie de rechercher, parmi tous vos défauts, ceux qui déplaisent le plus au Seigneur, ou ceux qui vous font commettre le plus de fautes.

Et puis, quand vous les aurez nettement repérés, vous aviserez aux moyens pratiques de les vaincre. Une fois votre plan bien arrêté, la victoire sera déjà à moitié gagnée ; et elle le sera tout à fait si vous persévérez dans l'effort.

Ce côté négatif est excellent, sans doute. Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne suffit pas. Voudriez-vous vous contenter de présenter à Dieu une âme sans défauts, mais sans qualités ? Outre que l'entreprise

serait chimérique, elle ne réaliserait que la moitié du programme.

Il vous faudra donc compléter l'œuvre, c'est-à-dire faire un effort positif pour acquérir toutes sortes de vertus. Ici vous n'avez que l'embarras du choix, et les occasions ne vous manquent point d'effectuer des tentatives méritoires. Apprenez à prier le Seigneur ainsi que le priaient les Saints, c'est-à-dire avec une affection respectueuse et résolue. Apprenez à vous dévouer, parce que chaque fois que vous rendez service à un de vos camarades, si vous le faites par charité, c'est Dieu lui-même qui se considérera comme votre obligé.

Il n'est pas toujours facile d'être bon, d'être patient à l'égard d'un camarade qui vous ennuie. Et cependant c'est par cette douceur tenace que l'on arrive à maîtriser son âme et à gagner des droits au royaume du ciel. Il n'est pas toujours facile de dominer ses premiers mouvements, de substituer la calme résolution de la réflexion aux impulsions trop instinctives. Et pourtant ce n'est que de cette façon-là que l'on arrive à se faire une âme forte, capable de résister aux suggestions infernales, assez vaste pour se remplir d'infini. Vous aurez, certes, beaucoup à faire, mais vous êtes à l'âge de l'enthousiasme et de l'idéal.

Que l'exemple des Saints, d'ailleurs, soit toujours présent à votre mémoire. On vous a souvent dit que les Saints sont nos modèles. Ce mot-là ne doit pas être une formule vaine. Les Saints sont partis d'aussi bas que nous. Ils avaient le germe des mêmes défauts ; ils portaient comme nous les stigmates du péché originel. Mais peu à peu, et très lentement quelquefois, ils sont arrivés à se transfigurer, à remplacer leurs imperfections par les vertus les plus éclatantes. Comment cela ? A force de ténacité. Ils avaient saisi l'immensité de l'amour de Dieu pour les hommes ; et ils ont eu à cœur de rendre affection pour affection. Ce qu'ils ont fait, vous pouvez le faire.

Ne dites pas : « Mais je suis trop jeune ; il sera temps de songer à cela plus tard. » Erreur, mes enfants. Ce n'est pas dans vingt ans d'ici, quand vous serez enlisés dans les habitudes paresseuses et égoïstes, que vous pourrez remonter la pente ; ou si vous y parvenez, ce ne sera qu'au prix de renoncements bien plus durs que ceux qui vous sont proposés aujourd'hui. C'est au moment de l'adolescence, lorsque votre âme est encore toute neuve, que vous devez lui donner sa forme et son orientation définitives. Le Seigneur veut que vous soyez à lui ; il vous demande de vous consacrer à lui sans retard. Ne tardez pas à lui répondre par une adhésion irrévocable. Le bon Dieu veut faire de vous des saints : vous vous sanctifierez pour son amour. Il réclame votre jeunesse. Vous ne la lui refuserez pas. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

LII

22e Dimanche après la Pentecôte

LE DEVOIR CIVIQUE

De nos jours, comme au temps du Sauveur, ils ne manquent pas, ces Pharisiens hypocrites ou ces Hérodiens haineux, qui en appellent sans cesse à César et à la majesté de ses lois, pour masquer leurs forfaits. Que d'injustices, que de crimes commis au nom de la loi ! L'histoire en est pleine : toutes les persécutions au cours des siècles contre les chrétiens se réclamaient de l'autorité de César et de sa loi. La loi intangible ! Ce mot qui retentit à nos oreilles comme l'écho prolongé des heures douloureuses vécues chez nous depuis la trop fameuse Séparation, que signifie-t-il, sinon le césarisme ? On nous accuse de n'être pas des citoyens soumis aux lois de notre pays, comme si un bon citoyen n'était pas avant tout un juste qui rend à chacun ce qui lui est dû, à César comme à Dieu. C'est cela que Notre-Seigneur a proclamé dans sa fière réponse aux Pharisiens qui lui tendaient un piège pour l'accuser de mauvais civisme : « Rendez, leur dit-il, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

C'est que, m. f., les gouvernements ne sont pas tout. Nous avons des devoirs envers eux, car ils possèdent une autorité à laquelle il faut se soumettre, et des droits qu'il faut respecter. Mais ils n'ont pas toute autorité, ni tous les droits. Leur pouvoir et leurs droits sont limités par le pouvoir et les droits de Dieu. Voilà ce qu'il ne faut cesser de répéter à la suite de Notre-Seigneur : *César est quelque chose*, mais *César n'est pas tout.*

I

César est quelque chose.

César ! Ce nom désigne dans un pays l'autorité, le « Gouvernement. » Le Gouvernement d'un pays, qu'il soit entre les mains d'un seul ou de plusieurs, qu'il soit une monarchie, un empire ou une république, est une grande chose. Il est auprès des hommes, dans la société, le représentant de Dieu et le dépositaire de son autorité. « Car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu. *Non est potestas nisi a Deo.* » dit S. Paul (Rom., XIII, 1). Celles qui existent ont été instituées par Dieu. Et voilà ce qui fait la grandeur d'un Gouvernement, ce qui le rend en quelque sorte sacré aux yeux des hommes, ce qui fonde son pouvoir et lui donne sa majesté : c'est qu'il est le « ministre de Dieu, *Dei minister.* »

Oui, César est le ministre de Dieu ; le Gouvernement tient parmi les hommes la place du Maître ; il représente Dieu. L'homme, en effet, a été créé pour vivre en société, Or, dit Léon XIII, « une société ne peut subsister ni même se concevoir s'il

ne s'y rencontre un modérateur pour fondre en une seule les volontés éparses et les faire converger vers un but commun ; Dieu a donc voulu qu'il y eût dans la société civile une autorité commandant à la multitude. » Ce modérateur, cette autorité, c'est le Gouvernement.

Ainsi donc, m. f., voulu par Dieu pour diriger la multitude, le Gouvernement, a, de ce chef, droit à notre respect et à notre soumission.

Il a droit à notre respect d'abord. En lui, nous devons révérer la majesté d'un supérieur et lui rendre par nos paroles et nos gestes l'honneur qui revient à un ambassadeur de Dieu. Nous n'avons pas à considérer la condition des personnes qui le composent : qu'elles viennent de la noblesse ou du bas peuple, qu'elles soient riches ou pauvres, vertueuses ou tarées, qu'importe, dès lors qu'elles sont dépositaires du pouvoir qui vient de Dieu, nous devons nous incliner avec respect devant elles et leur donner toutes les marques d'une juste déférence. Un chrétien saura toujours distinguer et révérer cette qualité, même dans des indignes. Et pour nous, m. f., notre respect se traduit pratiquement par la prière récitée chaque dimanche au prône de la messe paroissiale « pour les autorités qui nous gouvernent. »

Il a droit à notre soumission ensuite : « Que toute âme, dit S. Paul, soit soumise aux autorités supérieures. » Ministre de Dieu, en effet, c'est au nom de Dieu que le Gouvernement commande et édicte ses lois. « C'est pourquoi, continue l'Apôtre, celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui résistent attireront sur eux-mêmes une condamnation. » Nous obéirons donc, m. f., aux ordres du Gouvernement et nous serons soumis toujours, selon la formule de l'Apôtre, « non seulement par crainte du châtiment, mais par motif de conscience. » Alors nous demandera-t-il l'impôt ? nous paierons l'impôt ; nous demandera-t-il notre sang ? nous donnerons notre sang : comme si Dieu nous le demandait, par motif de conscience.

Nous pouvons le proclamer bien haut : nous a-t-on jamais vus refuser à l'autorité du Gouvernement notre respect ou notre obéissance ? Non ! Mais ce qu'on a vu, ce sont des religieux qu'un Gouvernement avait forcés de s'expatrier accourir sur un ordre de mobilisation et mourir pour ceux qui les avaient persécutés. Splendide réponse, digne de celle du Christ aux Pharisiens, à ceux qui les avaient traités en mauvais citoyens : à César, ils ont donné ce qui revient à César. Mais à Dieu aussi ils ont réservé sa part, car si César est quelque chose, et quelque chose de grand, César pourtant n'est pas tout.

II

Au-dessus des Gouvernements, il y a un Dieu contre lequel on ne prescrit pas, car il est éternel et souverain. Ses droits sont antérieurs à ceux des pouvoirs publics, puisqu'ils en sont la source. « Il faut donc obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Non, César n'est pas tout. Ministre de Dieu, il l'est, mais « pour le bien, » dit S. Paul : « *Dei enim minister est tibi in bonum.* » (Rom., XIII, 4). C'est pourquoi s'il lui prend fantaisie d'ignorer ou de méconnaître les droits de Dieu, il sort de son rôle, il forfait à ses pouvoirs : ses lois ne sauraient désormais nous lier en conscience, car elles ne vérifient plus la définition de la loi, elles ne sont plus, selon la belle parole de S. Augustin, « l'expression de la volonté divine. »

Un jour le Gouvernement de Jérusalem avait fait interdire aux Apôtres de parler et d'enseigner au nom de Jésus. Et vous savez ce qu'il advint. Pierre et Jean amenés devant le Sanhédrin répondirent : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu » (Act., IV, 18-20). Les Apôtres avaient reçu du Maître, de Dieu, l'ordre de parler : « Allez, enseignez toutes les nations. » Quelle autorité, je vous le demande, pouvait s'opposer à celle de Dieu, défendre ce qu'il avait commandé ? Et à qui les Apôtres devaient-ils obéir ? au Gouvernement de Jérusalem ou bien à Dieu ?

M. f., ces scènes de césarisme qui s'insurge contre Dieu sont de tous les temps, de tous les pays. Et il n'est pas de petite bourgade où de paisibles citoyens, craignant Dieu, n'aient eu à souffrir d'exigences sectaires des autorités locales. En de telles conjonctures, dans l'obligation d'opter entre la loi de Dieu et la loi des hommes, dût sa tête en tomber, un chrétien ne saurait jamais faire d'autre réponse que celle de l'Apôtre S. Pierre : « *Oportet obedire Deo magis quam hominibus.* On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Quand César parle contre Dieu, il n'est plus son ministre, mais un tyran qui perd ses droits à être obéi. Et vous comprendrez alors et vous jugerez s'ils ne sont pas de bons citoyens, ceux qui accourent à l'ordre de César pour défendre la patrie, mais qui subissent les édits d'expulsion et les lois de persécution plutôt que de désobéir à Dieu. Ils rendent à César ce qui est à César, mais aussi à Dieu ce qui est à Dieu.

* *

M. f., César est grand, mais César n'est pas tout. Des autorités qui nous gouvernent, soyons les sujets les plus respectueux et les plus soumis, par déférence pour l'autorité qui vient de Dieu. Mais ne nous lassons jamais non plus de réclamer le respect des droits de Dieu sur les individus, sur l'enfance, sur la famille, sur la société. Rendons à chacun ce qui lui est dû : « à qui l'impôt, l'impôt ; à qui le tribut, le tribut ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur. » Nous serons alors assurés d'être de la patrie terrestre les meilleurs citoyens, et de conquérir notre droit de cité dans la patrie céleste. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LII

LA PRIÈRE POUR LES MORTS

Pour nous donner une idée de la souffrance des âmes au Purgatoire, arrêtons notre pensée sur trois spectacles bien faits pour exciter notre compassion.

I

Contemplons d'abord l'exilé pleurant sa patrie. Le ciel qui l'a vu naître, le toit qui l'abritait, le ruisseau au bord duquel il s'est assis, les parents dont il a dû s'éloigner : tous ces souvenirs ne font qu'augmenter sa tristesse.

Puis, c'est l'orphelin qui a perdu son père et sa mère. En les conduisant l'un après l'autre au tombeau, une source intarissable de larmes s'est ouverte dans son cœur. Ne les aimait-il pas d'un amour inexprimable ?

C'est enfin le prisonnier dans sa morne demeure. Etre seul, avec sa pensée, n'avoir d'autre horizon que les murs noircis d'une cellule, recevoir à peine, à travers sa fenêtre garnie de fer, quelques faibles rayons de lumière, souffrir et mesurer le temps par ses souffrances comme la pendule par ses oscillations : tel est le sort du prisonnier.

Mais qui est donc exilé, prisonnier, orphelin comme les âmes du Purgatoire ? Et même leurs douleurs sont encore de beaucoup plus intenses : pauvres exilées, oui ; mais le ciel est beaucoup plus beau que la plus belle patrie ; pauvres orphelines, oui, mais elles sont si loin de Dieu, le meilleur des pères, et si loin de la Sainte Vierge, la meilleure des mères ! Prisonnières, oui, mais dans leur cachot elles endurent le supplice du feu.

Exilées, elles savent les joies et les magnificences du ciel, qui sont les joies et les splendeurs mêmes de Dieu. Hélas ! elles ont beau élever leurs regards, le ciel est trop haut, elles ne l'entrevoient qu'à la clarté de leurs espérances, comme l'aube matinale. « O Jérusalem, cité divine, disent-elles, notre cœur défaille et se dilate à votre douce pensée ! »

Orphelines ; dans le séjour désolé du Purgatoire, écoutez plutôt la plainte de leur délaissement : « Du fond de l'abîme, je crie vers vous, Seigneur. » (Ps. CXXIX, 1). « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? » (Ps. XLI, 3).

Prisonnières, captives comme les enfants d'Israël sur les rives de Babylone, elles pleurent au souvenir de la patrie absente, au souvenir de Sion ; mais calmes, aimantes, remplies de l'espoir du ciel, comme si dans ce monde invisible, au milieu de ces flammes expiatrices, elles entendaient un son d'*Angelus*.

Néanmoins, il faut qu'elles expient. En sortant de ce monde, elles ont emporté des péchés insuffisamment réparés, et qui les rendent, non pas les ennemies de Dieu, mais ses débitrices.

II

Privées de tous les moyens de désarmer la justice divine, elles ne placent leur espoir que dans notre charité compatissante. Elles souffrent, qui donc finira leur exil ou brisera leurs chaînes, pour qu'elles puissent s'envoler et goûter l'éternel repos ? Nous-mêmes, en les ramenant devant notre regard, telles que nous les avons vues, telles que nous les avons connues, quand nous venons prier à l'ombre des saints autels.

Ayons pitié des âmes du Purgatoire. Si, malgré leurs larmes et leurs prières intarissables, elles ne peuvent diminuer le temps de l'expiation qui leur est marqué, nous le pouvons pour elles par nos suffrages, nos sacrifices, nos aumônes.

Ces chers défunts se sont recommandés en mourant à notre affection : nous n'en ferons jamais assez pour eux. Nous communierons ou nous assisterons à la sainte messe en leur faveur. A la Table eucharistique, ce sera la voix même du Fils de Dieu qui intercédera pour elles, en s'élevant du sanctuaire de notre cœur. Sur l'autel, où le sacrifice du Calvaire vient de se renouveler, ce sera encore la même Voix qui dira : « Ayez pitié, mon Dieu, de ces âmes ; vous les aimez et elles vous aiment ! »

Appelées à devenir des reines et portant sur leur front des reflets de couronnes, elles ne sont encore que des prisonnières. Chères âmes, bien qu'entourées de l'auréole de la sainteté, mais d'une sainteté captive sous les ombres de l'expiation, elles s'adressent à nous dans leur détresse : « Ayez pitié de nous, disent-elles avec le saint homme Job, car la main du Seigneur nous a frappées » (Job, XIX, 21). Parmi elles, il y en a qui nous touchent de très près : des parents, des amis à la mort desquels nous avons assisté pleins de douleur, mais dont le souvenir, hélas ! nous laisse maintenant peut-être bien indifférents ! Certaines souffrent probablement à cause de nous ; d'autres enfin ont été nos bienfaitrices pendant leur existence terrestre ; autant de raisons qui nous obligent spécialement envers elles.

Et nos supplications ne resteront pas sans fruit. Il n'y a pas sur la terre une messe pieusement entendue, sans que dans le Purgatoire des chaînes ne soient brisées, sans qu'une âme, purifiée de toute tache et affranchie de toute douleur, ne prenne son essor vers le ciel avec des cantiques d'actions de grâces. Quelle douce pensée ! Il semble que, si nous en étions bien pénétrés, la prière pour les âmes du Purgatoire ne se lasserait jamais sur nos lèvres.

* *

Une personne qui avait beaucoup aimé les âmes du Purgatoire et qui allait mourir, disait : « J'ai de si bons amis au ciel ; il me semble qu'ils viendront à ma rencontre avec le visage que je leur ai connu et qu'ils me ménageront auprès de Dieu un accueil favorable. » Rien de plus apaisant à l'heure de la mort que d'emporter le même espoir. Puissions-nous en mériter tous le bonheur !